

suis, la chose aurait certainement tourné mal si c'eût été un autre que toi.

Edmond.—Quoi ! tu oses dire que tu n'es pas coupable ! Et ta conscience est encore toute souillée de remords, comme tes mains le sont encore de sang !

Ernest.—Tu es impitoyable, Edmond, tu veux m'écarter par tes reproches : eh ! bien, cesse de m'accuser ; car c'est moi qui vais t'accuser à ton tour. Que signifie cette conduite, cet emportement, cette colère ? Ah ! je suis plus convaincu que jamais de la vérité de cet axiome : *errare humanum est*, on a beau être sage, on n'est pas à l'abri de l'aveuglement. Ta science, Edmond, ta science évidemment subit une éclipse en ce cas-ci : car je préfère t'accuser d'ignorance que t'accuser d'injustice. Il faut que tu ignores les mœurs horribles, le caractère ignoble de cet oiseau que j'ai fait tuer : autrement, non tu ne m'aurais pas blâmé, tu m'eusses, au contraire, approuvé.

Edmond.—Ah ! certes, Monsieur Ernest, il paraît qu'on est bien savant aujourd'hui ! Les rôles sont changés donc : à moi de faire des questions et à vous de m'instruire. Vous plairait-il, Monsieur l'ornithologiste, de m'apprendre quelles sont les mœurs, quel est le caractère du coucou ? J'ai toujours pensé, moi, avec M. Provancher et avec M. Lemoine, que le coucou était un des meilleurs amis du cultivateur, qu'il ne se nourrissait à peu près que d'insectes et qu'il détruisait ainsi quantités de larves nuisibles à l'agriculture. Pauvre ignorant que je suis ! il paraît que le coucou est toute autre chose que cela : eh ! bien, Monsieur Ernest, vous plairait-il de me désabuser et de m'instruire sur le coucou ?

Ernest.—Au diable, Edmond, ton ironie et tes injures : je te dis que le coucou est un volatile infâme, traître, brigand, exécrable, voleur, assassin, indigne de vivre ; et voilà pourquoi je le tue ou je le fais tuer sans scrupule, avec satisfaction, avec plaisir, parce que c'est l'ennemi des petits oiseaux, dont il pille les nids et dont il fait ses victimes ! Ton regard narquois semble me demander d'où je tiens cela : je vais te le dire Edmond ; je tiens cela de Toussenel. Tu t'imagines sans doute que je n'ai rien lu sur les oiseaux ; eh ! bien tu te trompes j'ai lu Toussenel. Veux-tu savoir ce qu'il dit.

“ Le coucou est l'ogre, le couche-mat, l'épée de Damoclès de toutes les espèces

chanteuses qui nourrissent leurs petits avec des insectes. C'est un fléau, dont l'atteinte toujours mortelle semble choisir ses victimes parmi les plus intéressantes familles. Il immole chaque année des hécatombes de Fauvettes, de Rouge-Gorges, de Rossignols, de Bec-Figues & Un naturaliste anglais s'est livré à de profonds calculs de statistique pour savoir le chiffre des petits oiseaux que le Coucou détruisait bon ou mal au dans les Îles Britanniques. Il est arrivé à un chiffre de deux à trois millions ! Le coucou est un des plus épouvantables emblèmes d'infamie que la nature a forgés, c'est un miroir de perversité omnimode qui reflète, avec une intensité étrange, les sept nuances de la gamme du vice., dite des sept péchés capitaux, Gourmandise, Paresse, Avarice, Luxure, & avec la soif du meurtre et l'ingratitude féroce par dessus le marché. Le jeune coucou débute dans la vie par le crime ; ses yeux ne sont pas encore ouverts à la lumière du jour, que sa conscience est déjà chargée de cinq ou six infanticides ! ”

Eh bien ! Monsieur Edmond, Toussenel est-il assez énergique ? suis-je coupable ou ne le suis-je pas ? Le coucou va de pair selon moi avec les éperviers, les émerillons, les cornilles : est-ce que je commettrais un si grand crime anti-social, en faisant tuer de ces oiseaux ?

Edmond.—Pauvre Ernest, oui vraiment, tu fais pitié. Ne te corrigeras donc tu jamais de cette légèreté de jugement, de cette précipitation à soutenir un parti, de cette étude superficielle des choses ? Pourquoi marcher toujours ainsi sur le sable mouvant, et ne pas préférer la solidité inébranlable du roc ? On est établi sur le roc, lorsque l'on possède l'évidence et la certitude. Eh bien, je te le demande, quelle certitude as-tu, en m'affirmant que le coucou est un oiseau détestable ? As-tu pris le soin d'examiner s'il y a plusieurs espèces de coucous dans le monde, ou s'il n'y en a qu'une seule ? Et au cas qu'il en y en eût plusieurs, t'es-tu demandé de quelle espèce parlait Toussenel ? Tu ouvres les yeux et tu pâlis ! Ah ! certes, ce n'est pas sans motif. Tu t'aperçois en ce moment de ton étrange mystification : notre coucou n'est pas le même que le coucou d'Europe, et ce n'est pas du premier que parle Toussenel ; c'est du second ! Quelle abominable bévue. Quelle étourderie ! quelle méprise ! Et que deviennent maintenant tes protestations d'innocence ? et que dis-tu de tes accusations à mon a-

dresse ? Mais je veux bien passer sur tout cela, dans l'espérance que tu profiteras de cette leçon et que tout en étant à l'avenir plus réfléchi dans tes lectures, tu seras en même temps plus respectueux à l'égard du Coucou.

N. B. — Edmond demande grâce au public pour Ernest, en faisant remarquer la son erreur : il prenait le coucou aux yeux rouges, *coccygus erythrophthalmus* pour le coucou d'Europe, *coccygus canorus*, lequel est sans contredit un brigand ; 2o ses bonnes intentions : il voulait délivrer les petits oiseaux d'un de leurs ennemis les plus cruels.

## PETITES CAUSERIES

SCIENTIFIQUES.

XVII

Ernest.—Est-il vrai, Edmond que les serpents servent en médecine ? On me l'a assuré souvent ; je n'ai pas voulu le croire ; mais sur mon honneur ! si je savais que je fusse exposé, malade, à prendre un remède tiré du serpent, je voudrais toute la médecine au diable et tous les médecins à la malédiction !

Edmond.—Alors, mon cher, c'est fort heureux que tu vives au XIXe siècle, et rends grâce à ta bonne étoile ; car un petit nombre de siècles plus tôt, et tu te fusses soigné, comme tout le monde, ni plus ni moins au serpent. Parmi tous les serpents, la vipère était la plus estimée. Panacée que cette vipère ! s'écriaient les médecins : à part la tête, la queue et les entrailles, je ne sache pas qu'il y eût la moindre partie du reptile qui ne fût destinée à la cure de l'humanité souffrante. On s'en servait contre l'épilepsie la paralysie, les dartres, la goutte, la phthisie, les scrophules, une foule de maladies de peau, les hémorroïdes, les rhumatismes et c'était tantôt un onguent, et tantôt un bouillon, ici un lérimont, là une poudre. Dieu seul sait si c'est à la vertu de ces traitements ou à la bonne foi des malades que les médecins ont dû leurs succès... lorsque succès il y a eu. Mais par bonheur, il n'en est plus de même aujourd'hui : grâce à l'étude approfondie des végétaux et des minéraux, c'est à deux règnes que la science moderne emprunte ses médicaments et ses drogues. Exhale donc, si tu le veux, ta colère, ton indignation contre ces mauvais Esculapes des siècles passés qui n'avaient rien de mieux à administrer que des serpents ;